



Relire les biographies de Bourguiba

Kmar Bendana

► To cite this version:

Kmar Bendana. Relire les biographies de Bourguiba. *Maghreb et sciences sociales*, 2005, 2005, pp.107-118. [〈halshs-00609873〉](#)

HAL Id: halshs-00609873
<https://shs.hal.science/halshs-00609873v1>

Submitted on 20 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Relire les biographies de Bourguiba Vie d'un homme ou naissance d'une nation ?

Kmar BENDANA

Lire ou relire aujourd'hui les biographies de Habib Bourguiba (1903-2000) présente l'intérêt de s'interroger sur le genre biographique à travers le destin d'un homme d'exception. Un homme dont la stature est certes le produit d'une action historique remarquable, mais aussi le résultat d'une construction narrative en liaison avec une longévité politique (1934-1987) suffisante qui lui a permis de prendre le temps de raconter sa vie, d'édifier une version exemplaire de son itinéraire, de construire une saga avec les différentes étapes de son existence, de romancer ses affrontements avec le pouvoir colonial. Ainsi, dans le cas de l'homme d'État tunisien, on sait que l'image du héros a été imposée, orchestrée par lui, sinon dûment commandée et contrôlée dans ses détails.

Son histoire personnelle serait en définitive incluse dans une histoire collective globalisante ; ce qui, en termes de narration, n'exclut pas les péripéties, fait leur place aux paradoxes et appelle toujours un supplément d'informations. Les biographies consultées s'efforcent de présenter des documents, d'exploiter des entretiens oraux et d'avancer des analyses nouvelles. D'où vient alors cette impression, à leur lecture, que l'aura cache une part d'humanité ? Pourquoi les événements de la vie d'un homme hors du commun semblent-ils si familiers en même temps qu'ils paraissent exemplaires ?

Ce paradoxe s'explique, en partie, par les manières dont cette vie a été racontée, différentes selon l'objectif et la posture du narrateur, mais commandées par la matière documentaire disponible et les modèles biographiques implicites.

Il est banal de dire que les biographies de Bourguiba sont étroitement liées à la vaste entreprise autobiographique qu'il a mise en place. Il serait cependant injuste de nier l'apport de ces biographies qui donnent des informations inédites, fournissent des éclairages supplémentaires, permettent de mieux comprendre tel ou tel épisode de sa vie, situer son action, affiner son profil.

L'objectif de cet article est de contribuer à une réflexion sur la liaison entre biographie et autobiographie. L'exemple de Bourguiba illustre ce lien dans la mesure où l'histoire de sa vie se confond avec celle de la naissance d'une nation. En retraçant les grandes lignes de ce destin, il s'agit de dégager les conditions politiques et intellectuelles ayant accompagné la construction de la légende et déterminé la fabrication des écrits biographiques qui, d'une certaine façon, y répondent. Cet article est aussi une percée dans l'historiographie de la Tunisie contemporaine, dans la mesure où le récit de vie de cette personnalité déterminante révèle les acquis et les manques de l'histoire du pays et de la société qui l'ont enfanté et dont il constitue un révélateur complexe.

On replacera les biographies dans l'ensemble des écrits et travaux consacrés à Habib Bourguiba afin de reconstituer la sphère de communication – entre l'hagiographie et la distanciation critique – à l'intérieur de laquelle se construit l'image d'un leader. Puis, en sélectionnant quelques éléments biographiques contenus dans ces écrits, on pointera les ingrédients qui manquent à un récit de vie « ordinaire » et complet ; les blancs ne permettent-ils pas de passer de l'homme à l'entité collective qu'il se met progressivement

à représenter ? Enfin, on avancera quelques hypothèses sur les raisons qui expliquent ces chevauchements et, partant, les limites de l'entreprise biographique proprement dite.

Biographie et autobiographie : deux sous-genres liés

La place des biographies dans la bibliothèque bourguibienne

Plus de dix-sept ans après le limogeage politique de Bourguiba (7 novembre 1987) et cinq ans après sa disparition physique (6 avril 2000), faire le tour de l'ensemble des travaux consacrés à Bourguiba n'est pas une entreprise simple. La bibliothèque bourguibienne est en effet fournie et riche, écrite en plusieurs langues, notamment en français, en arabe et en anglais. Il n'est pas question ici de faire l'inventaire complet des études d'histoire, de sociologie ou de politologie qui traitent de la personnalité de Bourguiba, des ouvrages laudatifs ou non composés sur lui, ni des innombrables articles de journaux et revues qui lui ont été consacrés. Cette réflexion se cantonnera à une partie infime de cette production : journaux, mémoires, témoignages, essais à but clairement biographique, dont les contenus renvoient à la vie de l'homme, l'éclairent ou la racontent. Au sein de cet ensemble, et sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons choisi des ouvrages rédigés avant et après 1987.

Pour l'avant 1987, quelques études non partisans sur Bourguiba répondent à la définition de biographies : il s'agit de celles de Roger Stéphane (*La Tunisie de Bourguiba*, 1958), Jean Lacouture (*Cinq hommes et la France*, 1961 ; *Quatre hommes et leurs peuples*, 1969), André Pautard (*Bourguiba*, 1977) et Bernard Cohen (*Le pouvoir d'un seul*, 1986). Sans chercher à le magnifier, ni le flatter, ces auteurs-journalistes tentent de mettre en valeur et de dire l'originalité de Bourguiba dans le lot des dirigeants du Tiers-Monde. Ces essais nous intéressent pour leur point de vue « bourguibiste » autant que pour la somme de témoignages, directs ou indirects qu'ils fournissent à l'appui du travail de portraitistes.

À partir de 1987, on enregistre une recrudescence des biographies et mémoires d'hommes politiques qui ont joué un rôle de

premier plan dans la lutte anti-coloniale (Mansar, 1995 ; Kazdaghli, 1998) : Salah Ben Youssef (Chebbi, 1989), Slimane Ben Slimane (1990), Mahmoud Materi (1992), Youssef Rouissi (1995), Rachid Driss (1996)... Or, on observe que les biographies sur Bourguiba ne se sont pas multipliées notablement. En revanche, quelques études académiques ont manifesté une attention directe au personnage politique après sa mort. Quatre colloques se sont tenus en Tunisie, entre 1999 et 2003¹, un autre en France, en septembre 2001 (Camau et Geisser, dir., 2004). Ils sont l'expression d'un besoin latent de mieux connaître les périodes coloniale et post-coloniale au prisme de l'action de ce démiurge. Participations de chercheurs et témoignages de contemporains, journalistes, anciens ministres ou responsables ont fait avancer, avec le recul, la connaissance des questions politiques majeures, tout en ajoutant quelques jalons pour une lecture plus fine des tendances, des contradictions et des zones d'ombre de l'histoire politique tunisienne. Outre ces réflexions à plusieurs voix, il convient de signaler la parution, en 2004, de deux ouvrages principalement consacrés aux fondements idéologiques et aux applications concrètes du bourguibisme (Mansar, 2004 ; Hajji, 2004).

Ces études académiques scrutent l'action politique de Bourguiba, exposent des documents peu connus et parfois jamais publiés, citent de nouveaux témoins, précisent le contexte des lois et initiatives diverses de l'État bourguibien. Sur la personne du leader, en revanche, peu de lumière supplémentaire, peu d'apports nouveaux et du reste, le projet de ces ouvrages est de traiter de la politique de Bourguiba, de ses racines voire de ses contradictions et non pas de l'homme.

1. Colloques organisés et édités par Abdjellil Temimi, sous l'égide du FTERS : en 2000, *Habib Bourguiba et l'établissement de l'État national* ; en 2001 : *Bourguiba, les Bourguibiens et la construction de l'État National* ; en 2003 : *Mécanismes du pouvoir à l'époque de Bourguiba en Tunisie et dans le monde arabe* ; en 2004 : *L'État tunisien à la fin du règne de Bourguiba et les leaderships politiques arabes*. Trois autres congrès ont suivi ce cycle : en 2004, *Fin de règne de Bourguiba : ascension et régression des leaderships arabes*, 2005 ; en 2005 : *Les enjeux de la culture et les moyens de diffusion de la connaissance dans la Tunisie de Bourguiba et dans les pays arabes* ; en cours pour mars 2006 : *Stratégies des prises de décision sous les présidences : Bourguiba, Boumédiène, Chadly Ben Jedid et le roi Hassan II*.

Toutefois, dans le lot des parutions bourguibiennes d'après 1987, deux livres répondent à la définition du genre qui nous intéresse ici : l'ouvrage de Souhayr Belhassen et Sophie Bessis (*Bourguiba*, 1988-1989) et celui de Pierre-Albin Martel (*Habib Bourguiba. Un homme, un siècle*, 1999). Ces trois auteurs (est-ce une coïncidence ?) ont collaboré à *Jeune Afrique*, le journal politique dirigé par Béchir Ben Yahmed, un des premiers ministres de Bourguiba après l'indépendance, qui a fait scission en 1961 pour créer son organe de presse. Par ailleurs, l'étude sur Bourguiba de Belhassen et Bessis (1988-1989) qui, selon nous, illustre au plus près le genre biographique², a été mise en chantier avant 1987 ; cela a dû peser significativement sur la sélection des informations et le degré de dévoilement des détails sur la vie personnelle et politique.

Ces écrits de journalistes cumulent les déclarations de témoins, parfois les confidences de proches, les documents d'archives, les recherches universitaires, les articles de presse et se réfèrent honnêtement et immanquablement à l'immense série d'articles de presse et de discours produite sous la conduite du ministre Mohamed Sayah, historiographe attitré de Bourguiba.

Autobiographie ? Un montage de discours, articles de presse, archives

Cette entreprise éditoriale d'envergure³ est en réalité une autobiographie qui ne dit pas son nom, sauf dans les dernières conférences données à l'Institut de presse et des sciences de l'information (Ipsi), courant 1973⁴. Moins d'une décennie après l'indépendance de la Tunisie, Bourguiba veille à la formation d'une bibliothèque bourguibienne, construite à partir de ses propres articles publiés soit dans le journal *L'Action*, soit dans d'autres organes de presse du temps du Protectorat : *L'Étendard*, *La Voix du Tunisien*... Il l'a constituée ou plutôt l'a fait reconstituer, en français et en arabe, par un travail continu, étalé sur le temps, plusieurs fois remis sur les presses des imprimeries (on ignore les chiffres de tirage et le nombre de *reprints*). Plus tard, entre 1985 et 1987, il devait choisir lui-même l'éditeur parisien Plon, pour une réédition complète.

La méthode appliquée par le maître d'œuvre de cette vaste opération de propagande est simple mais efficacement porteuse et, somme toute, utile aux historiens : reprise des articles

de presse et des archives avec sélection et commentaires d'accompagnement ; pas de mensonges ou de réfutations explicites, mais un montage qui exclut les passages et coupe les allusions pouvant mettre en doute l'infailibilité du chef ou suggérer un quelconque attermoiement de son action, et encore moins attester d'une œuvre collective.

Parmi les moyens propices à cette longue tâche de tri et de commentaires, un historiographe s'est consacré à ce travail, à partir de 1966, parallèlement à l'exercice de ses responsabilités au sein de différents ministères⁵. Par-dessus tout, cette autobiographie politique et intellectuelle a été établie grâce à un verbe facile, une éloquence volontiers narcissique, un art de raconter et de se raconter... Maniant le dialecte tunisien avec charme et précision, Bourguiba s'est constitué, face aux foules des meetings, puis à travers la radio et la télévision, un public réceptif et fidèle, un auditoire subjugué par son histoire. Au-delà du dispositif de propagande (qui existe par ailleurs et à côté), Bourguiba a dit et fait écrire le feuilleton de sa vie personnelle et politique, comme un parfait bilingue, en arabe et en français.

La mise en récit de Bourguiba, par le truchement de Mohamed Sayah, est une longue opération de fixation par écrit des traces orales et écrites de l'homme politique. Elle débute par la reproduction (et plus tard la traduction en arabe) de ses articles de presse écrits entre 1929 et 1934. Elle se poursuit par une sélection d'archives (rapports, entretiens, déclarations, correspondance), d'articles de presse (signés Bourguiba, le concernant, s'adressant à lui ou répondant à des propositions, attaques...) et de discours datant de la période de la lutte anticoloniale. Ce montage chronologique raisonné, publié entre 1969 et 1986, retrace les arrestations de Bourguiba, ses interrogatoires, ses détentions. Les événements de la vie du combattant pour l'indépendance sont tressés

2. Nous n'avons pas pu consulter, pour cette recherche, la biographie de Derek Hopwood (1992).

3. On trouvera en annexe un inventaire raisonné de cette production officielle.

4. Voir dans le volume XXII des *Discours* en français et le volume XXX des *Discours* en arabe (cités en annexe).

5. « Mohamed Sayah s'est consacré, sous la direction personnelle du président Habib Bourguiba, à la recherche documentaire qui est à la base de cette série et au travail d'interprétation et d'explication qui en découle », in « Avant-propos » du premier volume de *Ma vie, mon œuvre*, (1985, vol. I, VII).

avec ses prises de position officielles, les lettres à sa famille, ses amis ou ses adversaires politiques et l'ensemble de cette série titrera l'histoire comme étant celle du Néo-Destour puis de l'État national⁶. Cette opération en chevauchera une autre : la publication des discours de Bourguiba radiodiffusés puis télévisés qui jalonnent la production médiatique de la Tunisie indépendante⁷. Les conférences sur l'histoire du mouvement national, prononcées en 1973, constitueront l'apothéose de cette saga à plusieurs épisodes : Bourguiba se laissera aller à des déclarations plus poussées sur sa vie intime et familiale, racontera ses amours et déceptions, romancera ses détentions, sa « fuite en Égypte »... Dans ce cas là, l'autobiographie Bourguiba se répand en direct devant le public, sans retenue et sans conscience de la séparation entre sa personne et l'icône qu'il a forgée pendant des années.

Biographies pas dupes mais... prudents

Aucun des biographes consultés n'est dupe des méthodes de cette historiographie officielle, de cette œuvre pédagogique au service de l'image idéalisée de Bourguiba. Préfaces, introductions, notices bibliographiques attestent de la prudence des auteurs et de leur conscience devant le phénomène de déséquilibre créé par le discours fabriqué et l'omniprésence d'une documentation pléthorique. Conscients des limites de l'entreprise biographique face à un personnage qui a travaillé à peaufiner son aura, les auteurs des biographies – qu'ils connaissent le sujet de leur biographie ou qu'ils l'aient côtoyé – laissent pointer leur admiration mais observent aussi des règles de neutralité. Évitant l'écueil d'une stigmatisation, ils partagent une méfiance face à l'hagiographie dominante et déclinent, chacun à sa manière, les procédés de distanciation. Jean Lacouture (1961), par exemple, en exploitant la comparaison avec d'autres leaders (Nasser en particulier...) allie le portrait psychologique et l'analyse du contexte dans lequel s'exprime le charisme de chacun. Belhassen et Bessis (1988) résument, dans une notice bibliographique, les différentes sources de leur travail biographique⁸.

Ainsi, au-delà des différences de ton et de points de vue, le lecteur peut relever une mise à distance par rapport au récit bourguibien et aux

hagiographies de soutien et de propagande. Pourtant, dans la biographie comme dans l'autobiographie, l'individu Bourguiba pâlit progressivement derrière une image. Dans l'un et l'autre genre, le portrait de l'homme se dilue dans l'histoire de son pays. Alors qu'au début de la vie du leader, l'individu éclairait le contexte, la vision finit par être saturée : dans l'autobiographie, la Tunisie est un cadre consacré par son demiurge ; dans les biographies, le milieu, réduit à l'entourage du président, est ballotté par les événements ou les inconstances du personnage. L'hagiographie arrête le temps ; tout en rétablissant la continuité, les biographies avancent des faits, relatent des événements, observent l'usure du meneur face à son pouvoir autocratique. Le récit autobiographique se fige sur une icône de héros paternel, alors que les biographies, distancées, finissent sur l'image du « Guide » qui se laisse envahir par sa mégalomanie, après avoir jeté les bases d'un développement national et pris de remarquables positions politiques internationales.

Vie privée / vie publique

Biographies (et autobiographie) s'ouvrent sur l'enfance puis relatent avec précision une jeunesse qui, toutes deux, préfigurent les traits du futur adulte ; l'histoire continue avec la découverte de la politique et la manière dont Bourguiba investit le terrain de la lutte pour l'indépendance de la Tunisie ; enfin, le récit débouche sur la consécration d'un chef qui a su traverser les épreuves. Tel qu'il est raconté dans cette phase, l'individu Bourguiba éclaire le contexte social et politique dans lequel il évolue, tout en illustrant un cheminement d'exception. Une fois le chef consacré et porté à la tête de sa nation, son portrait se fond dans

6. Voir en annexe le détail de ces 16 volumes publiés, entre 1969 et 1986, par le Centre de documentation nationale puis par Dâr el-Amâl.

7. 23 volumes en français, 31 volumes en arabe. *Un index des discours, interviews, déclarations, conférences*, publié en 1972, couvre la période 1955-1971.

8. « Les auteurs ont accumulé, au cours d'une quinzaine d'années de travail journalistique quotidien sur la Tunisie, une masse de documents, d'informations, de confidences – dont beaucoup sont inédits – des principaux acteurs de la vie politique tunisienne et de l'entourage direct de Bourguiba. Ils ont par ailleurs été les témoins des événements importants qu'a connus le pays au cours des dernières années. » (Belhassen et Bessis, 1988-1989, 257-258).

la légende du « Combattant suprême ». Plus mesurés, les récits biographiques glissent vers la figure du chef charismatique crispé sur son pouvoir, voire vers celle du despote d'abord lucide puis incohérent, versatile, incontrôlable. Alors que l'autobiographie ressasse les illuminations du « Père de la Tunisie nouvelle », ses directives et rétrospectives triomphalistes de la lutte pour l'indépendance, les biographies, se démarquant de ce culte de la personnalité, informent sur ses crises de santé, rappellent les événements intérieurs ou internationaux qui le secouent, évoquent les remous au sein du Parti néo-destourien, mettent en évidence les premières formes d'une contestation politique. De façon progressive, se dessine une figure de dictateur : intrigues et luttes de clans révélant les enjeux de son entourage, les auteurs décrivent un contexte politique instable, et la trajectoire d'un autocrate menant son régime à la dérive.

La fusion, plus ou moins consciente, de l'individu dans l'histoire collective est clairement assumée par les biographes : « le portrait d'un homme, c'est tout d'abord celui de son pays » (Pautard, 1977, 15). À suivre le fil conducteur de la narration, on distingue trois séquences selon la manière dont se mêlent sa vie personnelle, son itinéraire d'homme d'État et l'histoire de son pays. Au cours de la première, on fait la connaissance de l'individu. Puis, l'humanité de Bourguiba bifurque vers le collectif et le politique. À partir de ce croisement, l'homme s'incarnera dans son parcours politique, qu'il soit statufié ou critiqué.

L'enfance et la jeunesse d'un chef

Les notations proprement biographiques sont concentrées sur la première partie de son existence : de la naissance à l'âge adulte, période de formation de sa personnalité, et de son choix de lutter contre la colonisation. D'un récit à l'autre, le lecteur enregistre de nouvelles données sur les débuts de cet enfant issu d'une famille modeste, mais digne, de Monastir. Se construit peu à peu une idée vivante de son entourage immédiat, des conditions matérielles et morales de cette famille nombreuse, de la position du garçonnet dans sa fratrie, de son caractère, de son amour pour sa mère, écrasée par la tâche et par le bon vouloir de son époux. Entre la peinture d'une famille ordinaire et l'évolution de cet enfant ombrageux, impulsif,

intelligent et protégé par ses sœur et frères, on reste dans les lois du genre. Et cette histoire particulière fait ressortir le climat de la Tunisie coloniale et provinciale du début du siècle ; elle illustre l'importance de la cellule familiale comme premier cadre d'éclosion de la personnalité.

Le genre biographique convient pour raconter la formation scolaire de cet élève curieux, versé dans la connaissance du Coran et ouvert sur le théâtre, la psychologie, la littérature et la philosophie. Son itinéraire scolaire – commandé par les difficultés d'argent – conjugue enracinement et percées vers d'autres horizons : Monastir, puis, à Tunis, le collège Sadiki et le lycée Carnot. Ses diplômes (certificat d'études, brevet élémentaire d'arabe et baccalauréat en deux parties) attestent d'un cursus local exemplaire. Quand il opte pour continuer des études de droit et de sciences politiques à Paris (et non à Alger), on voit bien comment un jeune Tunisien défie alors les normes d'excellence de son temps.

L'histoire de la formation bilingue, classique et moderne, illustre concrètement la montée d'un représentant de la nouvelle élite qui réussit à se distinguer par les acquis de la culture française enseignée dans le pays⁹. Le roman de cette ascension se nourrit de détails, de photos, de souvenirs personnels. La matière qui sert à cette narration existe : les documents corroborent les témoignages, et le portrait de cet adolescent volontaire qui devait se construire un destin exceptionnel apparaît sans tache, sans points d'ombre, limpide comme toute sortie de l'ordinaire vers l'exceptionnel. La biographie sert ici d'infra-histoire, explique la grande, l'éclaire et la lisse.

Le patriotisme du jeune homme, forgé sous l'influence discrète de son père, se manifeste à la faveur des événements d'avril 1922 à Tunis : l'immersion dans l'histoire de son pays commence. Ce tournant marque le début de la connexion entre la vie privée et le destin public de l'homme. Le départ à Paris signe le choix définitif de se consacrer à la politique et la date

9. « Le caractère étonnamment représentatif de la carrière du leader se marque, tour à tour, par les études qu'il fait au collège Sadiki, puis au lycée Carnot, puis à l'école des Sciences politiques de Paris. On ne peut donner un meilleur exemple de l'ascension sociale et culturelle d'un fils de la petite bourgeoisie campagnarde, au temps du Protectorat français. Un Balzac tunisien en aurait fait un livre clé. Bourguiba en a fait une biographie... » (Lacouture, 1969, 139).

de 1934¹⁰ est le moment où se noue définitivement la rencontre entre l'individu et la nation. À partir de cette date, l'action politique va dire l'histoire de l'homme¹¹.

Le style politique de Bourguiba qui réside dans la gestion de ses relations, impose l'image d'un homme habile et visionnaire. Le déroulement des événements met en valeur ses capacités d'analyse, son intelligence des faits, la pertinence de ses prises de position. Ces traits une fois dessinés, on ne considère que le contexte dans lequel ils s'expriment.

Éclairer la vie d'un homme politique, certes, c'est marquer son action, pointer les événements qui le révèlent, trouver la cohérence de ses interventions. C'est également parler des hommes qui l'entourent, observer ceux qui l'influencent, définir l'importance des personnes qui l'ont marqué. Pour Bourguiba, les relations humaines les plus nettes seraient celles des débuts : les auteurs s'attardent sur sa famille, sa mère et son père, ses professeurs et maîtres. Mais le réseau des amis, l'influence des camarades politiques, le poids des adversaires, quoique non négligés par les biographes, sont, au bout du compte, falots, peu consistants. De même ses deux épouses, aux profils nettement distincts, restent des figures secondaires dans la mesure où leurs portraits sont rattachés au rôle qu'elles ont pu jouer dans l'action publique de leur compagnon.

Ces questions ramènent à celle des moyens disponibles pour faire l'histoire, de l'accès aux archives, ainsi qu'à la question du choix des acteurs et témoins capables d'informer sur tel ou tel épisode de la vie du biographé.

Femmes et amis : « écrits » et chuchotements

Dès sa décision d'entrer en politique, l'homme privé s'estompe derrière l'homme public qui passe alors au premier plan de l'analyse. On peut se demander si cela n'est pas dû à un manque de matériel. Car, malgré l'ampleur de la documentation officielle et imprimée, on éprouve un manque d'archive... Sans être des points aveugles, beaucoup de données biographiques sont relativement peu fournies. Pourtant, déjà du vivant de Bourguiba, des témoignages oraux multiplient les remises en question, apportent d'autres éclairages. Les conversations officieuses rapportent des versions différentes, des confidences rectifient ou démentent la saga bourguibienne. Mais peu

de choses sont passées par l'écrit, même après sa mort. Est-ce la force des tabous érigés par l'autobiographie bourguibienne ou de simples blancs ? Serait-il encore trop tôt pour que l'écrit fixe les inflexions majeures à apporter au récit de vie de Bourguiba ?

Parmi les aspects les moins développés de la vie personnelle de Bourguiba, citons ses rapports amicaux. Le néo-destourien Tahar Sfar (1903-1943) dont on sait qu'il lui était proche, n'a pas une place suffisamment claire dans le parcours de Bourguiba. Même s'il est mort jeune, leur complicité a marqué les lectures de Bourguiba, sa formation intellectuelle, ses choix politiques. Sur Bahri Guiga (1904-1998), un autre ami de jeunesse qui critiquait volontiers son camarade après sa prise du pouvoir, peu de choses ont été dites jusque là. Slimane Ben Slimane (1905-1986) dont la fidélité n'a pas empêché son exclusion du Néo-Destour, a écrit des mémoires sans complaisance mais sans révélations majeures. Par ailleurs, pour mieux comprendre les relations – très conflictuelles – avec Salah Ben Youssef (1907-1961), il faudrait disposer de documents venant des proches de ce dernier, ou de détenteurs encore non déclarés, car d'autres témoins doivent parler... La rivalité mortelle entre les deux hommes cache encore des faits et la matière historique qui permettrait de raconter sereinement cette relation. Nombreux également sont les compagnons de captivité qui ont partagé avec Bourguiba des mois d'existence et qui auraient pu parler de l'homme. Sur toutes ces personnalités, on attend encore archives, correspondances ou témoignages nouveaux pour dépasser les confidences non publiables et sortir des secrets difficiles à divulguer.

Bourguiba a essayé de gommer, de plusieurs façons, l'histoire de ses relations avec les uns et les autres : les perquisitions effectuées dans les domiciles de Mongi Slim ou Mahmoud Materi, dès leurs décès, attestent de sa volonté de disposer de leurs archives privées, voire d'en faire disparaître. Tout se passe comme si Bourguiba avait réussi à effacer les traces de ses compatriotes, à minimiser l'impact de ses contemporains sur lui.

10. Date de la scission au sein du Parti libéral constitutionnel tunisien (Destour) qui a donné naissance à la création du Néo-Destour.

11. « À cet instant [1934] vont se rejoindre, se mêler trois récits. Celui de l'histoire tunisienne, celui de l'évolution du mouvement national du Néo-Destour et celui de la vie de Bourguiba » (Pautard, 1977, 32).

Ses amis, ses camarades, comme ses femmes sont identifiés mais peu connus. Sur les femmes de sa vie notamment, on pourrait en savoir davantage : à propos de ses mère et sœurs, de ses épouses comme sur les présences féminines qui ont accompagné sa fin de vie, des renseignements existent mais la récolte reste limitée.

L'initiative novatrice majeure de Bourguiba, sa législation en faveur des femmes, est présentée comme découlant de son histoire familiale. Dans les confidences rapportées par des biographes, les déclarations politiques générales, comme dans les souvenirs disséminés par Bourguiba, la famille constitue la pierre de touche dans sa vision de l'organisation sociale, le lieu premier de son programme modernisateur. De fait, les souvenirs de la vie avec sa mère et ses sœurs sont liés à son action réformatrice. Ses deux épouses, Mathilde et Wassila, occupent, quant à elles, une place conséquente dans les biographies, mais d'abord et avant tout en relation avec le devenir politique de leur mari.

Dans l'épisode parisien, entre la formation d'avocat et l'apprentissage de la politique, la rencontre de Mathilde Lefras est déterminante. Les conférences de 1973 s'étalent sur cette période de jeunesse où l'affection d'une femme plus âgée, compréhensive, a facilité ses études, lui a permis de travailler et d'être père. Bourguiba vénèrera Mathilde comme mère et évoquera sa conversion en 1958 comme le signe de son adhésion à la « cause tunisienne ». Cette fervente catholique, en somme, aurait « complété » le jeune Bourguiba, l'aurait aidé à devenir le « père » de la Tunisie indépendante, une paternité publique autrement plus prenante... À Paris puis à Tunis, Mathilde (devenue Moufida) a bien été un soutien pour le futur chef nationaliste. Les biographes préciseront le tableau en racontant les orages du ménage quand Wassila Ben Ammar entrera dans la vie de Bourguiba, à partir de 1943.

Le « coup de foudre »¹² pour Wassila, dernier événement privé saillant, a transcendé la simple histoire d'amour. De retour d'exil, le leader « mûri » avait fait alors ses choix majeurs et donné les orientations décisives à sa politique : il a mené la scission avec le Destour jusqu'à la création d'un nouveau parti, phagocyté l'influence charismatique de Thaâlbi et pris le parti des Alliés pendant la Deuxième

Guerre mondiale. Dans le récit bourguibien, cette liaison est parée de l'enthousiasme patriotique d'une égyptienne, militante active l'ayant soutenu affectivement pendant les périodes de détention¹³. Ennobli par la geste nationaliste, leur lien amoureux est fantasmé comme une conversion spirituelle, l'accès à une passion commune : la politique. Ce passage à la politique absorbera, après leur mariage en 1962, l'essentiel de la description de la personnalité de cette seconde épouse qui influencera Bourguiba sur les franges maghrébines, arabe et palestinienne (les maillons « faibles » ?) de sa politique étrangère (Khiari, 2004).

Les dernières femmes de l'existence de Bourguiba, sa nièce Saïda Sassi-Bouzgarrou et Najet Khantouch seraient des « parenthèses » à peine visibles. Les allusions à l'omniprésence de la première, après le départ de Wassila, et son rôle tout à la fin du régime ne donnent pas pour autant consistance au personnage ; de la seconde, dont les médias de l'époque ont couvert toutes les visites au palais de Carthage, il reste quelques commentaires, à la limite de la grivoiserie, sur la sénilité de l'illustre personnage. Tous ceux dont l'influence, en privé, a dû être essentielle, apparaissent comme des figures de second plan. Il n'y a pas qu'eux, puisque même les hommes d'État ayant servi de modèles à Bourguiba sont sous-évalués.

Les modèles politiques : l'efficacité du non-dit

Plusieurs modèles politiques étrangers sont évoqués par les biographes : Kamel Atatürk (même si Bourguiba se démarquait de son laïcisme extrémiste) ou Charles De Gaulle (qu'il admirait tout en voulant le défier). Toutefois, aucun Tunisien n'est cité en référence, tels Tahar Haddad ni surtout Thaâlbi. Notant la mégalomanie de Bourguiba qui ne se reconnaît pas de prédécesseur autochtone après Hannibal et Jugurtha, les écrits biographiques minimisent l'apport des contemporains et compatriotes majeurs : par là même, ils alimentent la démonstration d'un destin hors du commun. Rapprocher le leader de Nasser,

12. « J'habitais à Hammam-Lif. C'est là que j'ai connu ma seconde femme. Il y a eu entre nous un coup de foudre » (Pautard, 1977, 106).

13. Voir les lettres écrites de La Galite entre 1953 et 1954, in *Le Néo-Destour face à la troisième épreuve*, Histoire du mouvement national, vol. XIV, 189-209.

N'Krumah ou Sihanouk a, certes, une vertu explicative, mais cette comparaison externe contribue à renforcer l'exceptionnalité de Bourguiba dans le contexte tunisien. Tout en ayant bénéficié de l'apport d'acteurs de son temps, ce fils de la Tunisie contemporaine a joué de leur reconnaissance.

La stature de Thaâlbi, comme exemple d'édification d'un leadership, est un non-dit efficacement géré par le récit bourguibien¹⁴. Les biographies disent l'impact de Thaâlbi, mais sans restituer l'ampleur de son ascendant ni le pouvoir structurant de son expérience et de sa pratique sur le futur meneur nationaliste. Nous avons vu que Bourguiba a été un acteur de la crise d'avril 1922¹⁵. Thaâlbi, en revanche, a été le chef d'orchestre de cette première confrontation politicienne entre le Destour et les autorités du Protectorat. Leur rencontre à cette occasion, soulignée par les biographes, n'est pas relatée selon son poids réel. Or, le pari que fait Bourguiba pour les journées d'avril 1938 – qui ont acquis une importance symbolique dans la geste nationaliste – peut être lu comme une répétition de la mise en scène des événements de 1922 (Bendana, 1997), un « coup de dé » réitérant les intuitions provocatrices de Thaâlbi, une récupération par Bourguiba du potentiel symbolique du premier affrontement.

Ni Bourguiba, ni ses thuriféraires, ni ses biographes ne diront suffisamment combien la personnalité de Thaâlbi eut une valeur structurante sur celle de Bourguiba. L'admiration que ce dernier portait au patriarce destourien n'empêcha pas sa mise à l'écart, à son retour d'Orient en 1937. L'accueil ostentatoire qui lui était réservé, les démonstrations publiques du chef du Néo-Destour (lancé dans des tournées populaires pour conquérir l'opinion à travers le contact direct) ont contribué insidieusement à marginaliser l'ancien dirigeant dont la solitude avait été préparée par des années d'absence et l'affaiblissement de son aile politique. Habile, le jeune tribun introduisit de nouvelles méthodes d'action, sans pour autant dédaigner les idées du père du nationalisme tunisien.

Par ailleurs, l'influence intellectuelle de Tahar Haddad¹⁶ se mesure au silence observé par Bourguiba dans la cabale de l'*establishment* zaytounien contre ce réformiste audacieux. Ayant instrumentalisé le voile comme symbole de la « personnalité tunisienne », l'avocat et

journaliste Bourguiba s'est lui-même condamné, pour un temps, à être solidaire des cheikhs conservateurs. La réhabilitation de Haddad, dans les années 1960, officialise le culte tardif de ce penseur féministe dissident. En somme, le sadikien « moderniste » a puisé dans l'héritage zaytounien et a récupéré – quand il les estimait bons – les apports de l'intelligentsia « traditionnelle ». Combattre Thaâlbi ou Haddad ne l'empêcha pas de tirer parti de leurs percées, ni de les mettre en avant pour parfaire son image de démiurge.

Une parenté problématique entre deux genres

D'un côté, la légende et, de l'autre, une réflexion sur le pouvoir d'un homme perdant le contrôle de la situation : cette fourche entre les deux récits n'exclut pas des interférences entre les deux genres historiques. Si le recours aux témoignages les rapproche, le culte de la personnalité les départage.

Interférences

Dans l'autobiographie comme dans les biographies, l'homme s'éloigne au profit d'un portrait de plus en plus stylisé : statue ou tacticien habile, puis despote abusant du pouvoir et de son image. Dès que Bourguiba se raconte, il faut noter que le personnage se statue puis que le discours se fige. Pour contourner et dépasser la version officielle, les biographes déplacent leurs récits vers le contexte politique ; ils se tournent vers les événements pour analyser, les uns, la singularité du régime, les autres, les avatars du système politique tunisien puis sa dérive.

Dans les années 1970, après le choc de l'expérience des coopératives qui a ébranlé le crédit populaire de Bourguiba, on cesse de raconter l'homme au plus près. L'autobiographie renouvelle le récit de ses orientations passées pour affirmer l'infailibilité du chef, alors que les biographies cherchent à

14. Voir dans *Watha'iq*, 1999, n° 19, l'analyse de la vague des travaux consacrés à Thaâlbi.

15. Il signera un télégramme de la campagne de protestation contre la suspension du journal *Essawab* et participera à la marche vers le palais de La Marsa pour soutenir le bey.

16. Penseur célèbre surtout pour son essai *Notre femme dans la religion et la société*, qui lui a valu une « mise à l'index » et d'être marginalisé par ses confrères de l'université zaytounienne.

expliquer le cours d'une histoire immédiate, plombée par le manque d'informations et l'absence de documents.

Le corpus biographique s'arrête dans ces années-là, les renseignements ne se renouvellent plus, l'information devient rare, bridée, voire censurée. L'homme se mue en une silhouette, un héros qui entretient sa légende ou un vieillard qui ne veut pas « lâcher le pouvoir ». Les « détails » concrets (sur lui, sur son entourage ou sur ses amis) renforcent une image positive ou négative, mais sans approfondir la connaissance du personnage devenu familier, archétypal même. Les hésitations, les oscillations des interprétations biographiques cessent au profit de l'icône de la Tunisie moderne qui poursuit son parcours singulier.

Une impression générale se dégage donc des biographies, celle que la vie de Bourguiba exerce la fascination d'un homme hors du commun. Son pays est le décor qui sert à lui donner toute sa mesure ; son œuvre, parlant pour lui, devient le cadre de sa démesure. Cela explique que, dans ces récits, le naufrage d'un seul peut entraîner celui d'un pays.

Il reste des choses à dire sur les chevauchements entre biographies et autobiographie, à propos de Bourguiba, sans oublier la marque franchement hagiographique de l'une et les apports objectifs et distancés des ouvrages dont il est fait référence ici. Les raisons objectives d'une rencontre entre la narration faite par le héros et le récit des biographes, qui se veulent neutres, sont multiples, et l'on peut dire que leur conjonction est quasi inévitable.

L'interférence entre les deux genres est à rechercher dans le contexte politique, l'ambiance idéologique et les conditions de la production éditoriale de la Tunisie contemporaine. Car les auteurs des biographies ont composé avec les moyens du bord : entre l'alchimie des entretiens et les dérapages possibles de l'explication psychologique, il y a l'indigence de la production historiographique, l'indisponibilité de certaines archives et le silence des témoins. Face à ces carences, un portrait prend place : l'idole se dessine dans cette triple contrainte. Certes, les versions de la vie de Bourguiba sont nuancées, elles vont de l'image du « Combattant suprême », à la figure du leader produit de son temps, jusqu'au profil de l'autocrate qui se fossilise en même temps

que le pouvoir auquel il ne veut pas renoncer. Il n'en reste pas moins qu'elles sont principalement construites autour de témoignages.

Traces des entretiens

À lire les biographies, on éprouve l'impression sourde (mais persistante) de percevoir un écho des mêmes voix, telle une parole incrustée, une empreinte enfouie qui sature la vision du personnage. Une première explication est à rechercher dans la manière dont se font les biographies, à commencer par l'importance des entretiens et des témoignages oraux. S'agissant d'une personnalité qui a rempli les espaces politique, médiatique et éditorial, on ne peut éviter les effets de « trop plein ».

On a parlé plus haut de l'impact probable du silence observé par des témoins proches, compagnons de route ou collaborateurs divers, encore de nos jours. Quelques acteurs de l'époque consentent à accorder des interviews mais s'ils délivrent des informations nouvelles, ils pratiquent une certaine autocensure, modulent leurs révélations. Les auteurs sont souvent obligés de gommer, à leur demande, des détails ou de rester dans un registre convenu¹⁷. La parole de ces témoins reste bridée, prisonnière d'une histoire encore floue, écrasante peut-être, en tous cas non fiable. Les confidences que ces témoins délivrent dénie les actes de Bourguiba, rectifient des faits ou réfutent des déclarations ; mais ces paroles doivent d'abord être consignées, recoupées, enrichies pour parvenir à des versions plus équilibrées, des interprétations plus tempérées, en somme une biographie plus complexe de ce géant trop présent, de ce fantôme toujours vivant.

Tissées avec les déclarations ou les confidences plus ou moins allusives d'informateurs, les interviews portent l'empreinte des entretiens avec Bourguiba. La trace est sensible notamment dans le choix des moments forts de l'histoire de la Tunisie contemporaine. Il est significatif de constater que des événements tels que le congrès eucharistique de Carthage (1930) ou l'affaire de l'inhumation des naturalisés à Monastir et à La Goulette (1933) – dont la charge religieuse explique l'importance symbolique – pèsent davantage

17. Voir in Belhassen et Bessis, 1988-1989, notice bibliographique, t. II, 257-258.

dans l'évolution du mouvement nationaliste que les événements d'avril 1922. Pour le laïc Bourguiba, les deux premiers événements ont fourni l'occasion de fustiger la « docilité » de l'*establishment* zaytounien, un rival vivace, tandis que le troisième – dont la portée politique ne lui pas échappé, puisqu'il l'a « réédité » sous la forme des manifestations d'avril 1938 – a été minoré par son récit narcissique. En effet, les journées d'avril 1938 occupent une place paradoxale dans les biographies : elles sont un joyau de la geste bourguibienne, un événement bien mis en relief. Or, sans grossir les faits, les auteurs restituent l'ambiguïté de cette mise en scène froidement décidée par Bourguiba contre l'avis de plusieurs membres de son parti, sans y lire tout le désir de supplanter Thaâlbî dans la mémoire nationale.

Parmi les indices de la parole du biographé, de l'empreinte de ses expressions, on citera la reprise par Pautard (1977, 108-109) de la formule « épreuve » (de force) que contiennent les titres de la série de documents colligés par Mohamed Sayah¹⁸. Les biographes sont conscients de la concurrence déloyale entre ce témoin et les autres, mais une inflexion du récit biographique peut toujours se produire si elle est suscitée par un interviewé, qu'il soit privilégié ou pas. Il est remarquable, en tout cas, que Bourguiba soit arrivé à incruster (directement ou non) sa propre parole, à infléchir la connaissance de son personnage, au-delà de l'interprétation de la geste nationaliste.

Contre le culte de la personnalité

Cette bifurcation de l'individu vers l'image, de l'homme vers l'icône, reste difficile à maîtriser du point de vue des biographes. Pour la comprendre, on peut interroger la place de la psychologie dans l'investigation du personnage. Il semble que, tout en faisant une place aux explications psychologiques, les biographes ont eu tendance à se méfier des détails intimes, à minimiser les anecdotes, à réduire les données très personnelles pour raconter la vie d'un véritable génie politique. Bien sûr, il convient de donner corps et épaisseur à la personne, mais aussi de se garder d'aller trop loin. Ce scrupule intellectuel est une forme de résistance au culte de la personnalité qui plane, obsède les médias, envahit l'espace public, règne sur l'imagerie politique. Ce « culte » est à l'origine de la pléthore documentaire sur le leader, et de sa

composition éditoriale. Pour le contrecarrer, afin d'éviter une personnalisation trop marquée, les auteurs n'auraient-ils pas procédé à une personnification de l'idole ? On est passé de la vie de l'homme en train de se faire, à celle d'un grand homme dont la stature devait représenter l'image d'une Tunisie nouvelle, moderne, ouverte sur le monde, un pays qui doit sa reconnaissance, son existence sur la scène internationale à celle de Bourguiba.

Une des manifestations de cette entreprise d'incarnation d'un peuple est que Bourguiba, et la Tunisie avec lui, se sont installés dans une sorte d'éternité : la soif de postérité de l'un a rencontré sinon une passivité totale, tout au moins une inertie politique encore difficile à décrypter. La vie politique de Bourguiba n'a pas su se terminer, entre autres parce qu'il a travaillé à se confondre avec la nation qui lui préexistait et qu'il a entrepris d'incarner. C'est à se demander si l'exemplarité de cette figure de proue n'a pas sa part dans une forme d'anesthésie d'une conscience politique qui ne parvient pas à se raconter sa propre histoire, en dehors de celle d'un seul homme, encore moins à penser son avenir avec (sans ?) lui.

Les deux genres de récit de vie font fourche quand l'analyse des biographes bifurque vers l'explication d'une dérive aussi paradigmatique que le modèle qui l'illustre : un dictateur ayant pris les rênes du pouvoir, en toute légitimité et avec l'appui du peuple, inscrit son propre récit de vie dans cette même « légitimité ». Par ce repli narcissique, il bloque tout report, vers d'autres relais, du potentiel de sa lutte et de ses avancées. La différence entre les deux genres réside également dans la différence des images léguées : celle d'une statue épurée et celle d'un vieillard neutralisé par le pouvoir qu'il a institué. Dans le premier cas, le mythe se départit de sa chair ; dans le deuxième, l'individu Bourguiba s'éloigne tout autant : placé au centre d'une intrigue d'une fin de régime, le personnage principal est englouti par sa propre longévité.

Pour tout historien de la Tunisie, cette production biographique constitue, aujourd'hui, une trame des événements et des personnages

18. Voir dans les sources citées en référence : « Le Néo-Destour face à la première épreuve » ; « Le Néo-Destour face à la deuxième épreuve » ; « Pour préparer la troisième épreuve » ; « Le Néo-Destour face à la troisième épreuve ».

contemporains ; elle représente un acquis non négligeable au vu de la conjoncture historiographique et d'un système politique qui a cantonné l'histoire de son avènement à celle de l'homme qui l'a instauré, et subordonné l'histoire de la nation à celle d'un chef démiurge. Il est vrai que pèsent, sur les biographies de Bourguiba, le contexte politique, l'indigence éditoriale en matière d'histoire contemporaine, l'omni-présence du scénario autobiographique. Elles n'en constituent pas moins les rares ouvrages dans lesquels on peut lire des bribes d'une histoire politique peu étudiée et, surtout, non publiée.

Ces biographies, signées par des journalistes, sont – à l'exception de celle de Belhassen et Bessis – écrites par des Français. Le poids de la tradition biographique et sa rénovation sur le plan éditorial et scientifique en France a marqué, sans nul doute, cette production relative à Bourguiba. Au-delà des plus célèbres modèles du genre, il est bon de lire cette somme comme un indicateur des limites et enjeux de l'écriture historique sous le ciel de la Tunisie bourguibienne. On peut aussi apprécier ces récits de vie comme ayant été une façon de conjurer l'absence de liberté, ou encore d'écrire « l'histoire du temps présent ». En soupesant la captation, par les biographes, de la narration faite par Bourguiba de sa propre vie, on peut considérer ces histoires non « autorisées » comme des incursions masquées, des audaces calculées, des projets qui contournent l'écrrou imposé par l'histoire officielle et « l'auto-mythification » bourguibienne.

Sources éditées

1. En arabe : articles de presse, discours, correspondance, interviews

- BOURGUIBA H., 1968, *Toute mon action est bâtie sur le contact direct*, Tunis, secrétariat d'État à l'Information.
- BOURGUIBA H., 1974-1982, *Discours*, Tunis, secrétariat d'État à l'Information, (Histoire du mouvement national), 31 vol. (couvrant la période 1955-1982).

BOURGUIBA H., 1979, *Articles de presse (1929-1934)*, Tunis, Dâr el-Amal.

[BOURGUIBA H.], 1983a, *Entre la Tunisie et la France, une lutte d'un quart de siècle pour une coopération libre*, Tunis, Dâr el-Amal.

[BOURGUIBA H.], 1983b, *Les lettres du prisonnier de La Galite [Lettres de détention]*, présentation par Mohamed M'zali ; commentaire par Moncef Chenoufi, Tunis, Dâr el-Amal.

BOURGUIBA H., 1984a, *Ma vie, mes idées, mon combat*, Tunis, secrétariat d'État à l'Information, 1984.

[BOURGUIBA H.], 1984b, *Parmi les dits de Habib Bourguiba sur le Maghreb arabe*, Tunis, Parti socialiste destourien.

2. En français : écrits et dits de Bourguiba

BOURGUIBA H., 1955a, *La Tunisie et la France*, Tunis, MTE.

BOURGUIBA H., 1955b, *Propos et réflexions* (extraits), Tunis, secrétariat d'État à l'Information, 1974.

BOURGUIBA H., 1972, *Histoire des relations tuniso-françaises*, ministère des Affaires culturelles et de l'Information.

3. Autres archives publiées en français sur Bourguiba, articles de presse et discours de Bourguiba

BOURGUIBA H., 1967, *Articles de presse (1929-1934)*, Tunis, Centre de documentation nationale (Histoire du mouvement national).

BOURGUIBA H., 1974-1984, *Discours*, Tunis, secrétariat d'État à l'Information, (Histoire du mouvement national), 23 vol. [couvrant la période 1955-1982].

BOURGUIBA H., 1977, *Ma vie, mes idées, mon combat*, Tunis, secrétariat d'État à l'Information.

[BOURGUIBA H.], 1978, *Extraits de citations choisies par l'agence Tunis-Afrique-Presse*, Tunis, Dâr el-Amal. [extraits de discours classés par thèmes].

[BOURGUIBA H.], 1982, *Articles de presse (1929-1933)*, Tunis, Dâr el-Amal.

BOURGUIBA H., 1985-1987, *Ma vie, mon œuvre*, Paris, Plon, 3 vol.

Index chronologique des discours, interviews, déclarations et conférences (1955-1971), Tunis, ministère des Affaires culturelles, 1972.

4. Série « Histoire du mouvement national »

Textes réunis et commentés par Mohamed Sayah, 17 t. en 15 vol. couvrant la période 1934-1964, Tunis, Centre de documentation nationale, puis Dâr el-Amal, 1969-1986 :

Le Néo-Destour face à la première épreuve 1934-1936, 1969.

Le Néo-Destour et le Front Populaire en France, 1969, 2 vol.

Le Néo-Destour face à la deuxième épreuve 1938-1943, 1970, 2 vol.

Pour préparer la troisième épreuve, 1972-1974, 3 vol. [couvrant la période 1944-1951].

Le Néo-Destour face à la troisième épreuve, 1952-1956, 1979, 3 vol.

Le Nouvel État aux prises avec le complot youssefiste, 1956-1958, 1983, 3 vol.

Le Néo-Destour à l'épreuve du pouvoir. La république délivrée, 1959-1964, 1984-1986, 2 vol.

Le procès Bourguiba 9 avril 1938, 1967-1970, 2 vol.

Bibliographie

1. Biographies de Bourguiba (classement chronologique)

GARAS F., 1956, *Bourguiba et la naissance d'une nation*, Paris, Julliard.

STÉPHANE R., 1958, *La Tunisie de Bourguiba. Sept entretiens avec le président de la République tunisienne*, Paris, Plon.

LACOUTURE J., 1961, *Cinq hommes et la France*, Paris, Le Seuil.

LACOUTURE J., 1969, *Quatre hommes et leurs peuples. Surpouvoir et développement*, Paris, Le Seuil.

PAUTARD A., 1977, *Bourguiba*, Paris, Éditions Média.

COHEN B., 1986, *Le pouvoir d'un seul*, Paris, Flammarion.

BELHASSEN S. et BESSIS S., 1988-1989, *Bourguiba*, Paris, Éditions Jeune Afrique, 2 vol.

HOPWOOD D., 1992, *Habib Bourguiba of Tunisia. The Tragedy of Longevity*, Palgrave, Macmillan.

MARTEL P.-A., 1999, *Habib Bourguiba. Un homme, un siècle*, Paris, Éditions du Jaguar.

2. Autres références

BENDANA K., 1997, « Retour sur la crise d'avril 1922 », *Rawafid* (ISHMN-Tunis), n° 3, 123-151.

BENDANA K., BELAÏD H., KCHIR K., (éd.), 1999, « Un intellectuel en politique », *Watha'iq* (ISHMN-Tunis), n° 19.

BEN SLIMANE S., 1990, *Souvenirs politiques*, Tunis, Cérès Productions.

CAMAU M., GEISSER V., (dir.), 2004, *Habib Bourguiba. La trace et l'héritage*, Paris, Karthala.

CHEBBI M., 1989, *Salah Ben Youssef*, Tunis, Arc-Éditions.

DRISS R., 1996, *Reflet d'un combat*, Tunis, ISHMN.

HAJJI L. EL-, 2004, *Bourguiba et l'islam*, Tunis, Édisud (en arabe).

KHIARI S., 2004, « De Wassila à Leïla, premières dames et pouvoir en Tunisie », *Politique africaine*, n° 95, 55-70.

KAZDAGHLI H., 2000, « Approches biographiques et histoire contemporaine de la Tunisie », *Annuaire de l'Afrique du Nord* 1998, 549-561.

MANSAR A., 1995, « À propos de quelques mémoires d'hommes politiques tunisiens », *Rawafid* (ISHMN-Tunis), n° 1, 29-38 (en arabe).

MANSAR A., 2004, *L'État de Bourguiba. Articles sur l'idéologie et la pratique*, Sousse, Faculté des lettres et sciences humaines, (en arabe).

MATERI M., 1992, *Itinéraire d'un militant*, Tunis, Cérès Productions.

[ROUSSI Y.], 1995, *Mémoires politiques et écrits historiques de Youssef Rouissi*, élaboré et présenté par Abdeljellil Temimi, Zaghuan, FTERSI, (en français et en arabe).

TEMIMI A., (éd.), 2000, *Habib Bourguiba et l'établissement de l'État national*, Tunis, FTERSI.

TEMIMI A., (éd.), 2001, *Bourguiba, les Bourguibiens et la construction de l'État national*, Tunis, FTERSI.

TEMIMI A., (éd.), 2003, *Mécanismes du pouvoir à l'époque de Bourguiba en Tunisie et dans le monde arabe*, Tunis, FTERSI.

TEMIMI A., (éd.), 2004, *L'État tunisien à la fin du règne de Bourguiba et les leaderships politiques arabes*, Tunis, FTERSI.

TEMIMI A., (éd.), 2005, *Fin de règne de Bourguiba : ascension et régression des leaderships arabes*, Tunis, FTERSI.

TEMIMI A., (éd.), *Les enjeux de la culture et les moyens de diffusion de la connaissance dans la Tunisie de Bourguiba et dans les pays arabes*, Tunis, FTERSI (à paraître en 2006).